

ASSEMBLÉE DU DÉSERT

Dimanche 6 septembre 2009

Calvin, au service du Dieu qui parle.

Message final par Isabelle Graesslé,

directrice du Musée international de la Réforme à Genève.

Au terme de cette Assemblée jubilaire, le seul mot d'ordre que je voudrais vous laisser n'est autre qu'une injonction d'oubli : « Et maintenant, oubliez Calvin ! »

Rassurez-vous, aucune irrévérence dans mon propos. Comme vous, comme des millions de protestant-es dans le monde en cette année 2009, je me suis plongée avec appétit dans les écrits du réformateur.

J'y ai retrouvé avec un immense plaisir le goût d'une réflexion fine, originale, difficile parfois. J'ai repensé alors en souriant à la regrettée France Quéré qui me disait, il y a longtemps, que si le peuple juif était bien le peuple élu, le peuple protestant était, lui, un peuple élitiste et que cette légère ressemblance, parmi d'autres, avait incontestablement créé des liens !

Comme vous sans doute, j'ai tenté une immersion dans ce XVI^e siècle si différent du nôtre, époque bien plus austère que les personnages qui l'habitent.

On ne l'imagine guère, mais les fortes personnalités du siècle le parcourent à grandes enjambées, traversant au pas de charge une vie effroyable et pleine d'espérance aussi.

En témoigne notamment l'écriture de Jean Calvin, écriture pressée — mais tout sauf précieuse — incontestablement habitée par une énergie, une fougue, une ardeur sans mesure.

On le mésestime trop souvent, le temps est compté en ce XVI^e siècle des commencements réformés : il faut faire vite. Penser vite, écrire vite, décider vite.

De fait, la pensée des réformateurs, loin d'apparaître avec le recul des siècles comme un bloc figé, se dévoile en filigrane de ces multiples lettres tracées : elle change, elle se module, au gré des réflexions, des événements, des remises en question.

La pensée protestante première est une pensée «en train de se faire», on ne le dira jamais assez !

Comme vous sans doute, en cette année faste pour le protestantisme francophone, j'ai tenté d'aborder ces rivages commémoratifs en jugulant les sempiternels clichés attachés à Jean Calvin depuis son vivant déjà.

Pari impossible et pourtant réussi, j'ai entrepris une lecture du personnage et de son œuvre sans candeur mais avec fraîcheur.

Jean Calvin est alors apparu tout simplement replacé dans son contexte historique, enfin débarrassé des luttes entre ses détracteurs et ses adulateurs.

Ni saint ni dictateur, le réformateur s'est révélé au creux d'une vie difficile, laissant poindre, trop rarement, quelques éclats de lumière.

Au delà de ses réflexions si novatrices sur l'éthique du travail, le rapport au temps, le suivi social des défavorisé-es, sur la religion débarrassée de ses scories magiques et superstitieuses, Calvin apparaît en sa réalité quotidienne :

il nous aura fallu, pour cela, retrouver le goût des mauvaises soupes de légumes, d'un vin aigrelet absorbé pour ne pas s'intoxiquer d'une eau lacustre malsaine ;

il nous aura fallu sentir le vent de bise souffler à travers les fenêtres de papier, sursauter aux bruits incessants dès 4 heures du matin, froncer le nez aux puanteurs traversant les demeures et répandant leurs miasmes alentour, il nous aura fallu frémir aux rumeurs de peste, frissonner de fièvre ou hurler de douleur.

Il nous aura enfin fallu pleurer devant la mort, si présente, qui emporte mari, femme, enfants, amis ou ennemis...

Et pourtant, après ce bel effort que nous avons accompli pour retrouver un homme au cœur de son temps, je reviens à mon mot d'ordre : «Et maintenant, oubliez Calvin !».

Ou, tout du moins, oubliez pour recommencer. Oubliez l'accessoire pour revenir à l'essentiel, pour créer les conditions d'une nouvelle Réforme, d'une dynamique qui résonne si clairement dans le fameux *semper reformanda* du protestantisme.

Oubliez pour laisser surgir en vous une nouvelle conscience du temps. Pour goûter pleinement d'un temps oublié et donc d'un temps retrouvé !

Oubliez Calvin pour retrouver en vous et dans vos communautés l'envie d'une nouvelle Réforme, ici et maintenant.

Au début de cette année, le magazine américain *Time* avait fait figurer parmi ses 10 idées pour changer le monde «right now», ce qu'il appelait le «nouveau calvinisme», comprenez le renouveau d'une tendance ultra-conservatrice, littéraliste et moralisante ; bref une tendance en réalité tout à fait passéiste.

Or si le protestantisme a tant de mal aujourd'hui à fonder de nouvelles marques, à s'imaginer autrement que selon les schémas des pères fondateurs, c'est qu'il ne trouve plus en lui-même les forces d'en inventer de nouveaux.

Oublier Calvin, c'est donc, vous l'aurez compris, oublier non pas l'homme ou sa pensée, c'est oublier de se penser sous le signe de la répétition. Côté devoir de mémoire, nous avons grandement fait ce qu'il fallait !

Passons maintenant à l'oubli, nécessaire non pas pour évacuer trop facilement les zones d'ombre d'une histoire mouvementée, mais pour lutter avec ténacité contre nos imaginations ankylosées.

L'oubli de Jean Calvin nous ramènera ainsi en notre présent pour faire face à nos défis, nos Réformes, nos aspirations et celles de nos contemporains. Paradoxalement, c'est en oubliant la pensée calvinienne que nous ne mourrons pas. C'est en oubliant Calvin que nous resterons fidèles à son impulsion.

Pour ma part, je garderai dans mes bagages pour les routes à venir l'innovante perception par Calvin d'un Dieu qui palpite au rythme de son plaisir.

Avec étonnement en effet, j'ai relevé l'emploi considérable, en particulier dans sa correspondance mais pas seulement, de l'expression «le bon plaisir de Dieu». Bien sûr, le sens premier recouvre celui de la stricte volonté divine. Il n'en demeure pas moins que, dans la langue française, le bon plaisir de Dieu est devenu l'expression d'une douceur de vivre.

N'est-ce pas d'ailleurs celle de la figure divine chez Calvin ? Celle d'un maître certes exigeant mais surtout aimant ? Un maître qui se voudrait comme «la voie où tous cheminent sans trébucher» (Jean Calvin, *Lettres*, Bonnet édit. I, 13) ? Et quand bien même serions-nous tombés, «notre bon Dieu [dit Calvin] est toujours prêt à nous recevoir à merci et [...] nous tend la main, afin que nos chutes ne soient point mortelles» (II, 4).

Une fois accepté l'oubli comme ouverture à l'avenir, une fois les bagages apprêtés, il faut entamer la route, non sans avoir confronté les réalités de la Réforme des commencements à celles de notre protestantisme actuel :

là où les réformateurs souhaitaient une sobriété vivante, c'est une austérité réservée qui est advenue. Là où Calvin tentait d'expliquer une parole théologique pour le peuple, une théologie en Église, la théologie s'est trouvée abandonnée de l'Église, puisque devenue indéchiffrable pour les fidèles.

Le protestantisme, avant que d'être une culture ou des valeurs fondées sur une histoire, demeure d'abord fondamentalement conviction, fidélité, présence au monde et devant Dieu. C'est la raison pour laquelle il ne saurait y avoir d'autre ambition, pour nous protestantes et protestants, que celle d'une réelle présence au monde, à soi-même et devant Dieu.

Une présence au monde et à Dieu comprise comme un souci du temps présent, notre temps jalonné de grandes peurs et des signes avant-coureurs d'une catastrophe annoncée.

En témoigne le foisonnement actuel d'œuvres littéraires, cinématographiques ou théâtrales se nichant dans le registre de la terreur.

En témoignent aussi les réflexions des guetteurs de notre temps, à la façon d'un René Girard interrogé par l'hebdomadaire *Réforme* au début de cette année et déclarant, catégorique : « l'Apocalypse a commencé ». Une apocalypse trop humaine, violente, écologique, désabusée, brutale et tragique.

Pour d'autres, comme Edgar Morin, l'espérance reste la seule énergie à opposer à la probable catastrophe. La porte de l'arche ne se serait donc pas encore totalement fermée...

A chaque époque certes, sa crise, ses réponses, ses ombres et ses lumières. En ce qui concerne la nôtre, le protestantisme se doit d'incarner une présence et donc aussi une parole.

Ce qui a fait sa force séculaire, autrement dit sa parole théologique, se doit de répondre à nouveau aux grandes questions existentielles du temps présent. Tout simplement parce qu'au-delà d'être pure spéculation, la théologie se définit d'abord comme une foi cherchant un sens, une intelligence.

Cela dit, la tâche n'est pas insurmontable : « Dieu parle », martèle le livre de Job, « tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, mais on n'y fait pas attention » (Job 33,14).

« Dieu continue de parler », commente Jean Calvin, en cette année 1554, à longueur de sermons sur ce même livre de Job, « et vous ne vous rendez pas compte de la grâce qui nous est faite : pour éviter notre frayeur, Dieu se met à notre portée ».

Comme on dirait aujourd'hui, Dieu renonce à sa toute-puissance pour épouser notre fragilité. Pour nous « faire grand bien » dit Calvin. Pour que nous ayons l'esprit paisible, en repos. Pour nous accueillir « avec douceur ». Pour nous donner l'envie de mettre nos pas dans les pas du désir de Dieu.

Oublions donc Calvin mais gardons, précieuse, cette injonction à revisiter ardemment la spiritualité de notre temps, à répondre courageusement aux grandes questions théologiques de notre temps.

Oublions Calvin, mais gardons cette assurance d'un Dieu qui porte, encore et toujours, un regard de douceur sur sa création et qui la trouve éminemment bonne. C'est cette assurance qui nous redonnera le goût de notre avenir.

C'est portés par cette assurance que nous avancerons, chaque petit matin, dans le vaste désert de nos existences agitées.

C'est alors que nous trouverons l'envie de vivre « au plaisir de Dieu ».